

L'HOMME**L'Homme**

Revue française d'anthropologie

166 | avril-juin 2003**Malinowski, Faulkner. Culture et cognition. Souvenir et héritage**

Michel Agier, *Aux bords du monde, les réfugiés*

Paris, Flammarion, 2002, 187 p., bibl.

David Lepoutre

**Édition électronique**URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/230>

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2003

Pagination : 241-243

ISBN : 2-7132-1805-5

ISSN : 0439-4216

Référence électroniqueDavid Lepoutre, « Michel Agier, *Aux bords du monde, les réfugiés* », *L'Homme* [En ligne], 166 | avril-juin 2003, mis en ligne le 08 septembre 2008, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/230>

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

© École des hautes études en sciences sociales

Michel Agier, *Aux bords du monde, les réfugiés*

Paris, Flammarion, 2002, 187 p., bibl.

David Lepoutre

- 1 EN 1950, IL Y AVAIT dans le monde un million de réfugiés. Ils sont aujourd'hui cinquante millions de déportés, déplacés, refoulés, déguerpis, « victimes de déplacements forcés », selon la définition du Haut Comité aux réfugiés ; ils ont fui les nombreux conflits locaux au centre de l'actualité internationale depuis plusieurs décennies. La liste de ces populations meurtries semble ne jamais pouvoir se clore et ne fait même que s'allonger au fil du temps : Palestiniens, Somaliens, Soudanais, Tchétchènes, Congolais, Rwandais, Colombiens, Afghans...
- 2 Que savons-nous d'eux ? Pas grand-chose, assurément. Le mérite de Michel Agier est justement d'apporter des connaissances concrètes sur cette réalité tragique du monde contemporain. L'auteur a voulu « dévoiler la dimension universelle, non ethnique, non particulariste de ce phénomène » (p. 13). Il a cherché à identifier les différents processus qui conduisent ces populations à quitter leur lieu d'habitation, leur région, souvent leur pays. Il s'est attaché à saisir les caractéristiques de la vie sociale dans des camps qui ont été conçus pour l'urgence et qui s'inscrivent presque toujours dans la durée. Enfin, il a mis en lumière la capacité des réfugiés à faire émerger, notamment dans ces institutions d'assistance humanitaire, une certaine modernité sociale et politique.
- 3 On pourrait reprocher à l'auteur une approche parfois trop généralisante. Les personnes citées ou prises en exemple – peu nombreuses, en l'occurrence – font plus figure de témoins que d'informateurs, au sens où on l'entend habituellement en ethnologie. Les faits décrits renvoient à des observations de terrain ponctuelles, plus ou moins approfondies. Les données comparatives sont principalement puisées dans la littérature. C'est que, comme il est précisé dans l'introduction, cet ouvrage est le fruit non pas d'une enquête ethnographique bien circonscrite, mais d'investigations transversales menées sur des sites variés. Il a été composé à partir de notes et réflexions écrites en marge d'une enquête menée en Colombie et en Afrique noire. La lisibilité de l'ouvrage aurait été peut-être meilleure si l'auteur avait pris soin d'annoncer clairement le statut de son projet : un

livre à mi-chemin entre l'étude ethnologique et l'essai engagé. Dans un cadre ainsi délimité, la valeur de l'entreprise est indéniable.

- 4 Qui sont les réfugiés ? D'abord, des rescapés, des survivants. Ils ont échappé aux massacres. Ils ont côtoyé les horreurs de la mort dans toutes ses formes (au Rwanda, on a relevé vingt-neuf façons de tuer). Ils ont perdu leurs biens, parfois leurs enfants, leurs parents, leurs voisins... Ils ont connu des douleurs physiques et psychologiques et sont fréquemment atteints de troubles mentaux liés aux souffrances, à la peur, au dénuement durable, à la perte de l'identité. Les conflits dont ils sont victimes sont dits de « faible intensité », localisés, et surtout complexes, si bien que les réfugiés eux-mêmes ne savent souvent pas pourquoi ils ont subi un tel sort. Ce sont des « guerres sales », qui touchent principalement les populations civiles et dans lesquelles on trouve toutes sortes de crimes et d'actes de « déshumanisation » des victimes (tortures, humiliations, souillures des cadavres...). De l'extérieur, et notamment du point de vue des pays occidentaux, censés constituer le « monde propre », ces guerres apparaissent comme évidemment barbares, sauvages, archaïques, insensées, et elles sont invariablement expliquées par les rivalités ethniques ancestrales. Pourtant, si l'ethnicité est souvent présente, comme support de mobilisation, c'est de manière beaucoup plus moderne qu'on ne le croit (comme en témoigne le renouvellement incessant des identités et des catégories mêmes de l'ethnicité). Surtout, le ressort de ces confrontations armées, comme toujours et partout, c'est avant tout le contrôle du territoire et des ressources. Qui plus est, ces conflits, parce qu'ils durent, sont souvent le fait de guerriers professionnalisés dont les intérêts ne sont pas forcément liés à un camp ou à un autre, mais servent tout simplement à la perpétuation de la guerre. La figure emblématique est ici celle du « Sobel », en Sierra Leone : soldat le jour, rebelle la nuit...
- 5 Quand elles ont réussi à fuir les zones de combat ou de persécution, parfois au prix d'une longue errance, les populations victimes trouvent refuge dans ces institutions devenues familières aux téléspectateurs de la planète : les camps de réfugiés. Des plus petits aux plus grands (à Goma, dans l'ex-Zaïre, les cantonnements regroupés autour d'une même base humanitaire abritaient, en 1995, 750 000 personnes), les camps ont toujours une triple fonction : alimentaire, sanitaire, policière (cette dernière étant la plus difficile à assurer). Ils sont donc destinés à organiser, provisoirement, la « vie sous perfusion ». Comme on le sait, là-bas, le provisoire peut durer vingt ans. Si bien que, dans ces « musées des différences aux allures de bidonvilles » (p. 97), des micro-institutions finissent par prendre forme : commerces liés à quelques capitaux extérieurs (aides des familles, salaires des réfugiés travaillant pour les ONG), lieux de culte improvisés, activités ludiques et culturelles avec les moyens du bord, etc. Certaines formes de différenciations sociales hybrides peuvent voir le jour, notamment du fait des quelques activités économiques. Cependant, pour la très grande majorité des résidents, les camps restent principalement des lieux d'attente interminable, de vie au ralenti, de perte d'identité, puisque le statut de réfugié interdit toute acquisition d'identité nouvelle à ceux qui ont perdu la leur. Je ne sais pas si la mise en parallèle – venant trop naturellement à l'esprit – des camps de réfugiés du monde pauvre et des « *gated communities* » du monde riche est très pertinente, mais l'idée de ségrégation à l'échelle mondiale, de gestion planétaire et humanitaire de la misère et des populations les plus indésirables est certainement très intéressante. Les réfugiés sont parqués aux marges des sociétés intégrées. Ils ne gênent pas beaucoup, ne sont guère visibles. Ils ne coûtent pas cher : 0,5 euro par personne et par

jour dans certains camps africains (mais dix fois plus au Kosovo). Et ils font vivre et prospérer de si nombreuses ONG...

- 6 En même temps, les réfugiés et les camps qui les abritent sont porteurs, selon Michel Agier, d'une parole utile et de nouvelles formes d'action politique. La prise de parole par les réfugiés (comme témoins pour le compte des ONG, dans les tribunaux nationaux ou internationaux, voire comme acteurs dans des représentations théâtrales...) est non seulement nécessaire pour eux, pour leur reconstruction personnelle et collective, mais encore profitable et féconde pour l'humanité entière, en tant que mémoire historique des « guerres sales ». Et l'auteur d'appeler au recueil systématique de cette mémoire. Le partage d'une même expérience et la volonté collective de changement ont abouti, dans certains pays, comme en Colombie ou aux Philippines, à la constitution de « communautés de paix », qui cherchent à imposer leur existence et leur présence au sein même des zones de conflit. Dans les camps de réfugiés eux-mêmes, des relations nouvelles voient le jour, liées aux brassages ethniques, à « l'imaginaire diasporique », au contact avec les idées et les valeurs venues de loin et véhiculées par les organisations de secours. Des groupes traditionnellement dominés peuvent accéder à une reconnaissance par les institutions et obtenir des droits inespérés, en tant que minorités. Des débats ont lieu, des revendications sont affirmées, des changements culturels s'opèrent de manière accélérée. Ainsi, les réfugiés découvrent et mettent en œuvre de nouvelles formes d'action et de protestation politiques. L'auteur donne comme exemple l'occupation, pendant une année, du siège du CICR, à Bogotá, par des *desplazados* colombiens. Les effets d'une telle action sont à considérer, du fait de leur retentissement, à l'échelle de la société globale. À différents niveaux, c'est tout un groupe de population, représenté par ces déplacés, qui peut accéder à l'action, à la conscience et à la modernité politique.
- 7 Le livre de Michel Agier s'adresse au citoyen tout autant qu'à l'ethnologue. Il ne nous interroge pas seulement sur la façon dont nos pays s'occupent de « soulager » la misère du monde, mais il nous montre aussi que la conscience et la capacité d'action politique ne sont pas toujours le fait, comme on a tendance à le croire, des nations du monde occidental. Sur le plan de la sensibilité et de la vitalité démocratique, les réfugiés qui occupent les institutions et les espaces publics, ou même se mobilisent dans leurs camps, pourraient bien, à leur manière, faire figure de modèle.

AUTEUR

DAVID LEPOUTRE

Université de Picardie-Jules Verne, Amiens.